

Nicole Max : portrait d'une femme

Elle vient de signer, seule sur scène, seize représentations de "Moi j'étais femme dans les tableaux de Modigliani", une pièce mise en scène par Jean-Jacques Blanc au Théâtre du Centaure, dans laquelle elle joue le rôle d'une gardienne de musée qui croit être -ou avoir été- le modèle du peintre. Elle sera au Théâtre Municipal d'Esch-sur-Alzette le mardi 12 mai prochain pour un dernier spectacle en présence de l'auteur Philippe Faure.

Avant de quitter le Grand-Duché, sa terre natale, pour suivre sa pièce à l'étranger, elle s'est entretenue avec nous au sujet de sa "vocation" d'actrice de Théâtre, du travail scénique, et du public luxembourgeois.



photo: Vincent Pessel

Par quelle voie êtes-vous arrivée au Théâtre?

J'ai commencé par des études littéraires, une autre de mes passions, tout en prenant des cours de Théâtre. Et puis il y a eu un moment où le Théâtre s'est imposé comme profession pour moi; c'était ma voie, celle qui m'offrait le plus de possibilités. Je me rappelle très bien, c'était précisément en janvier 1984. Mon

énergie s'est tout d'un coup libérée, et je ne suis jamais revenue sur ma décision. C'est un choix de vie, vraiment.

Le goût du Théâtre, vous l'aviez depuis quand?

Je crois que je l'ai depuis que je suis toute petite. Très tôt, j'ai eu envie d'être à la place des acteurs, d'entrer dans une autre dimension de la vie, dans une réalité parallèle. Et puis il y a eu des rencontres... J'ai finalement trouvé ma vocation en France. J'ai vraiment au départ un goût profond pour la langue française, pour la culture française, pour l'esprit français. Comment on décide de devenir acteur, je l'ignore. Pour moi, c'est une force intérieure, qui me dépasse. Mais je sais que ma place est sur scène.

Quand on joue, on est dans un autre état, et on ne peut le faire que si on est habité par quelque chose qui est plus fort que soi-même. En même temps, pour être acteur il faut être très vrai avec soi-même, il faut se connaître beaucoup, car on travaille uniquement avec ce qu'on est. On est son propre instrument! Tous les rôles que j'ai interprétés m'ont appris quelque chose de nouveau sur moi, en élargissant mon registre.

La pièce que vous interprétez est difficile à classer, non?

Oui, c'est un spectacle très particulier, un peu à part. Le texte de "Moi j'étais femme dans les tableaux de Modigliani", déjà, n'est pas une pièce de Théâtre au sens propre. C'est une série de poèmes rédigés en vers libres, qui se suivent pour former un récit. Toute la difficulté de la mise en scène a été de lui donner une forme théâtrale, mais j'ai eu la chance immense de travailler avec Jean-Jacques Blanc, qui est un metteur en scène de génie. J'avais eu le coup de foudre pour ce texte en le lisant, et j'ai tout de suite senti qu'il fallait que je l'interprète. Ce n'est pas moi qui ai choisi le texte, c'est le texte qui m'a choisie! Alors je me suis donné les moyens de réaliser ce qui n'était encore qu'un rêve, dans tous les sens du terme puisque je suis également "producteur" de la pièce. En choisissant Jean-Jacques Blanc, je savais que c'était la personne qu'il me fallait, car il est très proche de la peinture, donc je savais qu'il aurait une approche picturale de la chose.

Etre seule sur scène c'est déjà très difficile, mais sauter d'un registre à l'autre comme vous le faites

dans "Moi j'étais femme..", une pièce qui passe de la légèreté au drame, jusqu'à la folie, c'est un défi, non?

C'est le metteur en scène qui est allé chercher ça, je crois qu'il avait envie de donner au spectacle beaucoup de richesse, beaucoup de couleurs. Il est allé capter les différentes choses que je porte en moi pour les faire intervenir dans différents moments. J'ai rarement joué une pièce où je pouvais exprimer autant de sentiments différents: ça va de la tragédie de Shakespeare à la légèreté et à l'intimisme de Tchekov. Ça a été un énorme travail. Aucun rôle jusque là ne m'avait demandé un tel travail. Il a fallu inventer tout un univers à partir d'un texte qu'on a pris tel quel.

...Un univers pictural, l'atelier du peintre, le "musée Modigliani" en somme; la pièce elle-même se présente comme une série de tableaux dans lesquels il faut rentrer.

Tout a été fait dans ce sens, pour que l'on entre dans ces "poèmes" successifs comme on entrerait dans une série de tableaux. On les traverse, puis on se retrouve de l'autre côté de la toile, d'où l'idée qu'a eue la décoratrice d'utiliser, pour figurer les murs, des tableaux renversés: on ne sait pas ce qu'il y a derrière, il y a peut-être des toiles qui représentent cette femme?!

Un tableau, quel qu'il soit, n'impose jamais rien. C'est l'oeil qui le regarde qui le (re)crée, qui lui donne vie, et l'émotion qu'on a devant un tableau, c'est celle qu'on a à rentrer dans un univers: c'est la même chose dans la pièce, du moins c'est ce qu'on souhaite. Et de la même façon que dans une galerie, certains tableaux vous attirent et d'autres pas, dans le spectacle c'est un peu aussi comme ça: il y a des tableaux dans lesquels vous ne rentrez peut-être pas, d'autres dans lesquels vous vous retrouvez complètement, cela dépend des sensibilités.

Le spectacle appartient au spectateur, à lui de peindre ses propres toiles. C'est un travail qu'on lui demande, mais il le fait en toute liberté, avec les ressources de son imaginaire. Et j'ai été extrêmement étonnée de voir comment les gens, quelle que soit leur origine, ont réagi aussi positivement au spectacle. Même ceux qui n'allaient que très rarement au Théâtre -et peut-être surtout ceux-là!- ont pénétré très instinctivement dans le texte. En fait, ce n'est pas du tout un Théâtre intellectuel, élitiste comme on pourrait le croire, même si le texte est parfois difficile. Il ne s'agit pas de comprendre, mais plutôt de sentir.

Oui, c'était vraiment un défi ce spectacle, je savais que j'avais pris énormément de risques, parce que ça aurait très bien pu donner un produit inabordable, alors que ce n'est pas du tout le cas.

Vous estimez avoir touché un public plus large que ce que vous espériez?

Oui, j'avais une grande peur à Luxembourg, celle de tomber sur un public "confortable", qui ne ferait pas forcément l'effort d'aller vers le texte, vers l'acteur. Parce que la vie est trop facile, parce qu'on ne manque de rien, ici. Et le public luxembourgeois m'a ré-

servé une vraie surprise, en me prouvant qu'il avait une grande sensibilité. Et je sens qu'il se passe vraiment quelque chose pour les spectateurs; j'ai eu là la confirmation que c'est un pays où il y a beaucoup de choses à faire. On pourrait en parler très longuement. Le Luxembourg est un excellent "terrain" pour ça parce que les gens sont encore novices en Théâtre, il n'y a jamais eu une vraie tradition théâtrale au Luxembourg. Le Théâtre a toujours été réduit à une forme de divertissement, il n'a jamais été pris au sérieux. Il suffit pourtant de proposer des spectacles de qualité pour toucher un public nombreux. On a toujours tort de sous-estimer son public, il faut le respecter autant qu'il vous respecte. Mon metteur en scène me disait souvent: "Dis-toi que les spectateurs sont des dieux qui sont tombés du ciel pour venir te voir!"

Quels sont vos projets, à présent?

D'abord la pièce va voyager, en France, à Paris, puis en Suisse. C'est encore quelque chose qui ne fait que démarrer, la matière de la pièce est tellement riche, elle est tellement chargée d'émotions, que j'ai l'impression que je n'aurais jamais fini de l'explorer!

J'espère pouvoir la reprendre tout en travaillant à nouveau avec des partenaires, car après avoir été seule sur scène, on aurait envie de jouer dans un spectacle de dix ou quinze acteurs! La solitude est parfois pesante, on est sans arrêt confronté à soi-même.

Est-ce qu'il y a des gens avec lesquels vous aimeriez travailler en particulier?

Il y en a beaucoup! Cette fois-ci j'ai pris les devants, mais je ne pourrais pas produire tous mes spectacles! Jusqu'ici, ce sont les autres qui m'ont choisie, avec "Moi j'étais femme.." j'ai fait le chemin inverse: j'ai demandé à l'auteur de m'autoriser à mettre en scène un texte qui n'était même pas fait pour ça, et ensuite j'ai choisi mon metteur en scène.

C'était vraiment mon initiative cette fois, que j'ai menée jusqu'au bout. "Moi j'étais femme.." est une production indépendante, et c'est plutôt rare ici au Luxembourg.

Et le cinéma?

J'ai découvert le cinéma au Luxembourg, et je commence seulement à en faire en France, alors que pour le Théâtre c'est l'inverse: j'ai suivi toute ma formation artistique en France, et c'est par détour que je suis actuellement au Luxembourg!

J'aime autant le cinéma que le Théâtre. D'ailleurs, je trouve qu'ils se complètent. Pour moi, dans le fond, c'est exactement la même chose, il n'y a que la forme d'expression qui change, le travail intérieur est le même, si ce n'est qu'au cinéma il y a un effet de loupe, on peut jouer sur d'infimes nuances. Tout se joue souvent en quelques secondes, le temps de la "prise". D'un autre côté, au Théâtre, on est un peu magicien, et on a la liberté de décider ce qu'on veut donner au public. C'est l'émotion en direct. Et chaque soir ça recommence!

Propos recueillis par Emmanuelle Travostino.

Après avoir obtenu une Licence en Etudes théâtrales et une Maîtrise de Lettres Modernes, Nicole Max entreprend des cours d'art dramatiques à Paris, de 1983 à 1986. C'est là que commence sa vie professionnelle, avec "En Direct", de Sylviane Ponteau (qui l'a lancée). Les dernières pièces qu'elle est venue jouer à Luxembourg: "Anachrone", de Patrick Karl et Dominique Paquet, "Le Retour au désert", de Bernard Marie Koltès, et "La nuit des assassins", de José Triana. Côté cinéma, après deux premiers rôles féminins dans "Troublemaker" et "Heartbreak Hôtel" d'Andy Bausch, on la voit dans "The story of Mary Lindell", de Larry Elikann, "Warburg", de Moshe Mizrahi, et enfin "Der Millionär", de Marco Serafini. Décidément, sa carrière n'a pas de frontière!